**LA TRADUCTION INTERCULTURELLE HUMAINE ET ANIMALIÈRE : PASSERELLES INTERDISCIPLINAIRES POUR TRADUIRE LES ANIMAUX**

Astrid GUILLAUME, Christian TREMBLAY, Pierre FRATH,

Georges CHAPOUTHIER, Laurent NAGLE

*Que disent les oiseaux ?*

*— Ils chantent dans des langues anciennes*

*que nous ne comprenons plus et*

*qui disparaissent avec eux.*

François Vaucluse

* Astrid GUILLAUME, Sémioticienne, Sorbonne Université

*Introduction générale*

*Traduire* est un verbe polysémique dont le sens est trop souvent réduit au processus du *passage* verbal d’une langue humaine à l’autre ou au processus de *transmission* d’un message culturel et interculturel de l’humain vers l’humain.

Pourtant *traduire* ne signifie pas que passer et transmettre, ce verbe signifie aussi comprendre et transférer. Traduire ses rêves en mots, traduire ses pensées en mots, traduire une image en mots, traduire des gestes en mots et inversement, traduire une image par une autre image, etc. Traduire, c’est donc surtout transférer du sens d’une sphère sémiotique à l’autre. Non seulement, le processus traductologique ne se résume pas qu’à la sphère verbale vers la sphère verbale mais il ne s’applique pas qu’à l’espèce humaine, car autour de nous, tout fait sens et génère du sens.

Les traductologues, traductosophes et traducteurs ne se sont intéressés jusqu’à présent qu’à la traduction culturelle et interculturelle, principalement verbale et iconique, de l’humain vers l’humain. Cet article écrit à cinq questionne pour la première fois la traduction de l’animal vers l’humain et de l’humain vers l’animal (zootraductions interspécifiques), et des animaux entre eux (zootraductions intraspécifiques). Il aborde la question cruciale, si chère à la traduction, des transferts sémantiques mais il présente aussi l’existence des zoolangages, des zoolangues, des zoodialectes ouvrant la voie à la zoosémiotique, la zootraductologie et à la zoosémiotraductologie. Il confirme enfin ce que les éthologues ont acté depuis longtemps : la présence de cultures et de transmissions culturelles et interculturelles chez de nombreuses espèces animalières.

Cet article convoque ainsi plusieurs disciplines (sciences du langage, philosophie, neurobiologie, éthologie) pour présenter la zootraductologie et montrer combien une approche pluridisciplinaire ouverte sur l’innovation scientifique peut être éclairante pour mieux comprendre les défis des siècles à venir, qui développeront les zootraductions intra- et interspécifiques via l’intelligence artificielle, l’informatique, la bioacoustique et la zoosémiotique[[1]](#footnote-1).

1. *Traduire les humains, traduire les animaux : défis interculturels, théoriques et terminologiques*

*Traduire*, c’est d’abord *comprendre* un sens émis de n’importe quelle sphère sémantique (cognitive, visuelle, olfactive, gestuelle, verbale, etc), quelle que soit l’espèce de l’individu qui émet ce sens. C’est ensuite appréhender la *transférabilité* de ce sens vers une autre sphère[[2]](#footnote-2), les sphères traductionnelles humaines sont plurielles, les sphères animalières également. Croiser les deux multiplie les contextes d’interprétation. Enfin, c’est faire en sorte que ce sens soit *réceptionné* et compris par une sphère autre que celle de départ. Ce processus de transfert sémantique concerne aussi bien les sphères culturelles humaines qu’animalières.

En effet, les termes de *traduction* et de *culture* n’ont durant des siècles été réservés qu’à l’espèce humaine. Pourtant, depuis plusieurs décennies, les éthologues, spécialistes des comportements animaliers, reconnaissent que bien des animaux transmettent des pratiques à leurs petits, voire à des individus d’autres espèces que la leur, et que ce processus de transferts culturels a le même but que les transferts culturels humains, à savoir maintenir, localement ou non, des pratiques dans le temps au sein d’une communauté, d’un groupe ou de plusieurs individus.

La traduction interculturelle et les transferts culturels ne sont donc plus le propre de l’humain. Ils impliquent de s’interroger sur la manière de comprendre et d’interpréter les autres espèces au sein de leur histoire, de leurs cultures et de leurs habitats, avec les interactions intraspécifiques et interspécifiques qui les accompagnent et les entourent.

Comprendre, interpréter le sens émis au sein d’individus d’une autre espèce que l’espèce humaine ou le sens émis entre deux individus d’espèces différentes relève bien sûr aussi de la traduction et de la traductologie. A partir du moment où il y a émission de sens à comprendre, à interpréter et à transmettre ou verbaliser le plus précisément possible, on entre dans un processus traductologique tout à fait classique. Cette forme de traduction de l’animal vers l’humain et inversement de l’humain vers l’animal, encore jamais pensée en tant que processus traductologique à part entière, s’inscrit pourtant dans les mêmes codes de transferts sémantiques d’un point A vers un point B (et inversement) que dans le cas des traductions plus « classiques » étudiées dans le présent ouvrage. Pour les humains, dix sphères d’influence à prendre en compte pour comprendre le processus traductologique dans sa globalité ont été mises en avant[[3]](#footnote-3). Pour les animaux, les contextes à défaut d’être éditoriaux sont territoriaux (géographie et zoodialectes), physiologiques (reproduction et hormones), acoustiques (zoolangages et zoolangues), comportementaux (gestuelle et zoosémiotique), etc[[4]](#footnote-4).

*1.1 Les zoolangages, zoolangues et zoodialectes*

On s’est interdit de se questionner sur la traduction animalière parce que les animaux pour les linguistes ne possédaient ni langages ni langues ni dialectes selon une définition stricte ne pouvant effectivement ne s’appliquer qu’aux humains. Cette affirmation obsolète a été remise en question par les éthologues comportementalistes et zooacousticiens, également appelés bioacousticiens[[5]](#footnote-5). Cette interdiction quasi religieuse d’attribuer aux animaux des langages n’a pas été sans conséquences dans le retard de la reconnaissance des intelligences, sentiences et cultures animalières. Trop centrés que nous étions sur les alphabets et le sacrosaint Verbe permettant de réserver les notions de langage et de langues qu’aux humains, nous nous sommes peu questionnés sur les zoolangages et encore moins sur comment les traduire.

Pourtant, les animaux non-humains laissent des traces, ils ont des comportements particuliers, ils émettent des sons et des odeurs, le tout, associé ou séparé, fait sens[[6]](#footnote-6). Les animaux interagissent, ils se font comprendre (volontairement ou involontairement) au sein de leur propre espèce et au-delà de leur propre espèce. Dans tous les cas, ils émettent involontairement ou communiquent volontairement du sens. Ce sens émis par les animaux relèvent de plusieurs sphères : l’olfactif, l’hormonal, le comportemental, le sonore, le silence, et sans doute d’autres sphères encore inconnues scientifiquement à ce jour par manque d’outils techniques de pointe pour les percevoir pleinement. Ces zoolangages propres à chaque espèce évoluent en fonction des individus en zoolangues. Chaque espèce possède donc de manière innée un zoolangage qui lui est propre, chaque groupe, voire chaque individu possède une zoolangue, voire des zoodialectes[[7]](#footnote-7), qui sont acquis et transmis. Ces découvertes révélées par la bioacoustique, l’éthologie et la zoosémiotique ouvrent la voie à une zoolinguistique, discipline de la zoosémiotique, qui développera tous les champs de la linguistique mais appliqués aux animaux. Tout comme pour la linguistique humaine, la zoolinguistique étudie les zoolangages avec les termes des sciences du langage : morphème, verbe d’action, phonétique et phonèmes, syntaxe, lexique, phrase, mots, etc. et établit des dictionnaires[[8]](#footnote-8). Les éthologues ont découvert nombre de marqueurs de sens émanant de différentes espèces d’animaux. Ces marqueurs de sens sont traduisibles. A ce titre, il existe donc déjà des dictionnaires pour comprendre les cétacés, les primates ou les chiens de prairie[[9]](#footnote-9). Ces émissions sonores accompagnées de comportements corporels précis se transmettent, certaines relèvent de l’inné, d’autres de l’apprentissage, le tout pouvant être transmis d’une génération à l’autre comme une culture.

*1.2 La sémantique et la sémiotique au service de la zootraductologie*

Si les humains se sont concentrés sur la sacrosainte formule biblique « Au commencement était le Verbe », le monde du vivant au sens large et dans son ensemble, qu’il soit végétal ou animal, révèle qu’au commencent était surtout le sens. Tout ce qui fait sens peut potentiellement être compris et traduit. La traduction implique d’abord une émission de sens qui va générer un transfert puis une réception de sens. La sémantique est donc au cœur de tout processus traductologique quel qu’il soit (comprendre le sens) et la sémiotique permet d’aller au-delà du verbal (comprendre les comportements et sphères qui font sens et s’entrecroisent).

Dans la sphère animale tout comme dans la sphère humaine, les signes émis sont autant porteurs de sens que les émissions sonores, c’est donc la sémantique associée à la sémiotique qui peut permettre de traduire le sens émis par les animaux et/ou les humains. La zoosémiotraductologie, la traductologie appliquée aux différentes sphères sémantiques et sémiotiques gravitant autour des animaux émettant du sens, est la science qui permet d’interpréter les émissions sémantiques animalières dans leur ensemble (acoustiques, corporelles, olfactives, visuelles, hormonales, etc).

La zoosémiotraductologie révèle donc non seulement que les animaux possèdent et maîtrisent des zoolangages et des zoolangues, mais qu’en plus ils possèdent des zoodialectes en fonction de leurs zones géographiques ou des groupes auxquels ils appartiennent, et qu’ils sont en fonction des espèces des animaux sensibles et/ou sentients[[10]](#footnote-10).

*1.3 Le plurilinguisme des animaux ou zooplurilinguismes*

Dans ce contexte d’ouverture aux zoolangages et zoolangues, les animaux deviennent plurilingues. En effet, on néglige souvent le fait que les animaux aussi sont soumis à différents systèmes linguistiques humains et/ou animaliers. Ils possèdent bien sûr le langage inné propre à leur espèce (les chats miaulent, ronronnent, crachent, feulent), mais également les langues acquises au cours de leur vie au contact de différents groupes d’individus animaux ou humain (les chats émettent des sons liés à des actions précises avec leur entourage, ronronnent différemment en fonction des contextes, se taisent et se cachent en fonction de situations heureuses ou angoissantes, en fonction de leur caractère extraverti ou introverti, etc), à cela il convient d’ajouter toutes les langues humaines au contact desquelles ils se retrouvent et dont ils maîtrisent et reconnaissent un certain nombre de mots et d’intonations qui les font réagir.

Les animaux dans les parcs zoologiques, par exemple, maîtrisent non seulement le langage inné propre à leur espèce, leur propre identité langagière acquise mais sont élevés également avec plusieurs mots de plusieurs langues humaines : la langue du pays où ils sont nés et l’anglais obligatoire qui leur permettra de changer de zoo et d’être soignés sur l’ensemble de la planète (L’anglais est la langue utilisée pour les éduquer à certaines réactions utiles aux soins vétérinaire (donner la patte pour faire une analyse de sang, entrer, sortir, manger, tourner pour mieux placer une piqûre, etc). Cette forme de plurilinguisme, jamais évoquée en sciences du langage, existe bel et bien chez la plupart des animaux qui nous entourent (animaux dits de compagnie, d’élevages et sauvages en captivité).

On n’en parle jamais mais les animaux sont plurilingues de naissance : ils maîtrisent leurs zoolangages (innés) et zoolangues (acquis) mais également des mots de plusieurs langues humaines (plurilinguisme interspécifiques). En sont-ils conscients est une autre problématique, mais ils sont bel et bien plurilingues de fait.

*1.4 De l’importance des (re)définitions*

Le retard des sciences du langage et de la traductologie sur les sphères animalières est principalement dû à des définitions trop rigides et spécistes car orientées que vers l’humain. Les définitions des mots langues, langages et dialectes exclusivement réservées aux humains ont privé les animaux de pensée et de moyens de communication, pourtant tous les animaux parlent, se comprennent et se transmettent ces zoolangues. Nous pouvons non seulement les comprendre mais également les traduire. Des dictionnaires existent déjà pour les primates, les chiens de prairie et les cétacés[[11]](#footnote-11).

La zoosémiotraductologie et la zoosémiotique vont donc permettre d’ouvrir les portes de nouveaux univers linguistiques et sémantiques animaliers d’une part et d’autre part de découvrir les interactions interculturelles animalières intra- et inter-spécifiques.

* Christian TREMBLAY,Linguiste, Observatoire européen du plurilinguisme (OEP)

*2 Le plurilinguisme nous oblige à repenser le concept d’universalité*

Les concepts, *a priori* simples ou acquis, ne le sont pas. Sur bien des définitions, il n’y a aucun consensus. Ainsi en est-il de la langue, de l’universel, du réel et de la science ou du savoir. Le plurilinguisme nous oblige à prendre, concernant ces définitions, des options, et ces options conduisent à revoir la notion d’universel telle qu’elle prédomine actuellement dans nos sociétés. Ce n’est pas nouveau. Quelques penseurs se sont déjà engagés dans cette voie. Il faut un certain courage, car ce n’est pas évident, mais c’est pourtant une voie dans laquelle il faut avancer les yeux ouverts.

Il n’existe pas de définition scientifique du plurilinguisme. En didactique des langues, on considère que le plurilinguisme caractérise une personne qui a des compétences pour s’exprimer dans au moins deux langues. En extrapolant, on dira qu’une société est plurilingue si elle se compose de locuteurs majoritairement plurilingues. En linguistique générale, ou plus exactement en linguistique historique comparée, on dira que le plurilinguisme recouvre le phénomène de la diversité des langues avec une attention particulière à leurs interactions, entre les langues en tant qu’entités culturelles particulières et entre locuteurs de ces langues.

# *2.1 Quelle conception de la langue ?*

Pour beaucoup de nos contemporains, la langue n’est qu’un code qui sert à communiquer les uns avec les autres. Dans les manuels de linguistique des années soixante ou quatre-vingt, les langues sont un moyen de communication (voir B. Pottier, A. Martinet, Benveniste, etc.). La communication est présentée comme la fonction principale du langage. La chose paraît acquise et semble relever de l’évidence.

Il faut essayer d’abord de comprendre d’où vient cette représentation dont nous démontrerons à quel point elle est insuffisante.

Quand on imaginait la terre au milieu de l’univers et celui-ci comme un monde fixe et limité, il était loisible de se représenter les rapports de l’humain au monde réel par un schéma à trois sommets séparant nettement le réel (la chose), le concept (le mot) et le langage (le mot) :



Déjà, ce schéma, directement tiré de Thomas d’Aquin, et encore très prégnant dans la pensée contemporaine, ne collait pas parfaitement avec le premier vers du prologue du *Nouveau Testament* : « Au commencement était le Verbe ». Il ne collait pas davantage avec Aristote selon lequel « Appartient à la pensée tout ce qui doit être établi par le langage »[[12]](#footnote-12), ce qui suggère que l’on ne peut séparer la pensée du langage.

Quoi qu’il en soit, la relation entre le réel et le concept est problématique, car la pensée fait partie du monde réel, et ce monde change avec la vision que l’on en a.

Le monde n’a d’existence pour l’humain qu’autant et dans la mesure où il est pensé. Notre appréhension du monde n’était pas la même au temps de Copernic et de Galilée qu’au temps de Ptolémée, de la même manière que notre vision d’aujourd’hui n’est plus celle de Copernic et de Galilée. Le monde a dû changer, mais l’on en sait peu de choses en réalité, c’est surtout notre vision qui a changé. Autrement dit le monde réel n’existe pour l’homme qu’à partir du moment où il est pensé. Cela, on le sait depuis Kant, la phénoménologie et l’existentialisme.

Ce qui veut dire que l’on n’a que des points de vue sur le monde et rien ne dit que l’on ne puisse avoir qu’un seul point de vue, par rapport à un monde infini et infiniment en mouvement et en expansion.

Maintenant, si l’on regarde le binôme concept (pensée) et langage (mot), nous sommes devant une association tout aussi problématique.

Chez Saussure qui distingue dans le signe le *signifiant* et le *signifié*, le signifiant est la face matérielle du signe, tandis que le signifié est la face conceptuelle du signe, mais le signe, à partir du moment où les deux composants sont associés, forment un tout indissociable. Il n’y a pas lieu d’établir de relation entre le signifié et le signifiant. « ...c’est l’association qui fait le mot et [que] hors d’elle, il n’y a plus rien.

« La meilleure preuve est que vwar [voir] dans une autre langue aurait un autre sens : n’est par conséquent rien en soi : et par conséquent n’est un *mot* que dans la mesure où il évoque un sens. *Mais cela vu, il est bien clair que vous n’avez plus le droit de diviser,* et d’admettre d’un côté le *mot* et de l’autre sa *signification*. Cela fait tout un. »[[13]](#footnote-13)

Vygotski, dans les termes de la psychologie aboutit à un même constat, et, s’inscrivant dans une chaîne d’auteurs comme Vico, Leibnitz, Humboldt, Cassirer, Chomsky notamment, arrive à la conclusion qu’il est impossible de séparer le langage et la pensée.

Donc, si l’on veut reconstituer la chaîne qui mène du réel à la pensée et de la pensée aux langues, on est obligé d’admettre qu’aucune langue ne peut dire tout le réel et que par conséquent, non seulement les langues sont des points de vue ou selon la formule de Humboldt « des visions du monde », mais aussi que ces points de vue ou visions ne sont pas exclusifs les uns des autres, ni même rigoureusement complémentaires, mais des tentatives de se rapprocher d’une vérité que l’on atteint jamais complètement pour la raison que le monde est infini et ne cesse de se transformer.

Autant dire qu’il n’y a pas d’alternative à la diversité des langues et que, par conséquent, ce vers quoi il faut tendre, à travers le plurilinguisme, c’est plus vers l’harmonie des langues que vers leur unicité.

Nous avons assisté au cours d’un saphari en Tanzanie au spectacle étonnant d’un défilé d’espèces, depuis les éléphants, jusqu’aux phacochères, en passant par les girafes et les zèbres se rendant dans un ordre bien déterminé à la rivière pour se désaltérer alors qu’en saison sèche l’eau était venue à manquer. Ce spectacle animalier est une merveilleuse métaphore de ce que peut représenter pour les humains le plurilinguisme.

Alors que le langage est très présent dans la philosophie moderne, la langue apparaît comme un impensé de la vie sociale et de nos systèmes éducatifs. Tous les préjugés qui font la force du préjugé monolinguistique sont toujours actifs sous la poussée d’une double séparation, du langage et de la pensée, et de la pensée et du monde réel.

* Pierre FRATH, Linguiste, Université de Reims Champagne Ardenne

*3 Protolangage : la transition du langage animal vers le langage humain*

Dans ce texte, Georges Chapouthier affirme avec raison que les langages humains et animaux sont proches par beaucoup d’aspects mais qu’il y a bien évidemment de grandes différences. Lesquelles ? C’est la question que je voudrais aborder ici grâce à un examen à la fois linguistique et anthropologique de l’acquisition du langage par nos ancêtres. Chez les linguistes, on considère souvent qu’il y a une différence de nature entre les langages animaux et humains, et que les premiers n’ont pas pu générer les seconds. C’est le cas de Noam Chomsky qui affirme qu’« il est insensé de soulever le problème de l’évolution du langage humain depuis des systèmes de communication plus primitifs qui apparaissent à des niveaux beaucoup plus bas des capacités intellectuelles »[[14]](#footnote-14). D’autres, comme Derek Bickerton[[15]](#footnote-15) et Ray Jackendoff[[16]](#footnote-16), ont formulé des hypothèses cognitives évolutives sur l’apparition et le développement de protolangages.

On attribue à Bickerton l’origine du mot « protolangage » mais il n’est pas le premier à avoir avancé des spéculations sur les commencements de la capacité linguistique. Le linguiste danois Otto Jespersen (1860-1943) les avait déjà rassemblées en quatre grandes théories, auxquelles il a ajouté une cinquième, la sienne propre[[17]](#footnote-17), la *la-la theory* (ce seraient les sons accompagnant les émotions qui seraient à l’origine du langage). Les quatre autres sont la*bow-wow theory* (ce seraient les onomatopées), la *pooh-pooh theory* (les interjections), la *ding-dong* theory (l’imitation), la *yo-he-ho theory* (les sons émis pour rythmer le travail en commun).

*3.1 Les holophrases des langages animaux*

Pour Bickerton et Jackendoff, il y a rupture entre le protolangage humain et les langages animaux qui l’ont précédé[[18]](#footnote-18), et ensuite avec les langues proprement humaines qui lui ont succédé. Les langages animaux sont purement référentiels, c’est-à-dire que les signes émis ne prennent sens que par rapport à une situation *hic et nunc*. Par exemple, pour une espèce animale donnée, un cri signifiant *Attention lion !* n’aurait de sens que si un lion est effectivement un danger au moment où le cri est émis. S’il était émis à un autre moment, les animaux réagiraient par la fuite les premières fois, mais le signe perdrait rapidement sa valeur s’il était déconnecté de sa référence de manière répétée.

L’observation des signes émis par les animaux montre qu’ils ne sont pas composés d’éléments sémantiques plus petits et dotés d’une forme stable, c’est-à-dire des morphèmes. On les appelle des *holophrases*, du grec *holo*, « en entier », et du sens anglais de *phrase*, « expression, syntagme ». Par exemple, les gibbons thaïs disposeraient d’un vocabulaire d’environ 450 holophrases[[19]](#footnote-19), parmi lesquelles :

Boom : il n'y a pas de prédateur

Hok : attention, aigle

Krak : attention, léopard

Hok-oo : il y a quelque chose en haut dans le voisinage

Krak-oo : attention danger !

Wak-oo : il y a quelque chose en haut mais pas dans le voisinage[[20]](#footnote-20)

Les holophrases signifient deux ou plusieurs choses dans un signe *prédicatif* non-composé : *attention / danger /* ou *léopard /* ou *aigle*, ou bien *pas de / prédateur*, ou bien encore /*il y a/, /quelque chose/, /en haut/, /dans le voisinage/,* etc. Dans un langage humain, on distinguerait ces sens par des formes stables réutilisables dans des expressions composées (*attention danger*). Les gibbons, au contraire, assemblent au hasard des sons dont ils disposent grâce à leur appareil phonatoire pour produire des holophrases dont le sens est exprimé par le tout, pas par les parties.

L’existence d’un tel langage ne veut pourtant pas dire que les animaux en font un usage *conversationnel*. Une holophrase, par exemple *hok : attention, aigle,* n’appelle pas de réponse orale autre que peut-être des cris de panique spontanés sans objectif informatif. Aucun animal ne s’enquerra par exemple du lieu où se trouve l’aigle. Les langages animaux s’inscrivent dans un système comportemental par rapport auquel ils n’ont pas d’autonomie.

En résumé, les langages animaux se distinguent des langages humains par la référentialité immédiate, la non-composition et l’absence de conversation. La question qui se pose alors est de savoir *comment* et *quand* sont apparus la référence *in absentia*, la composition des signes et l’émergence de la conversation chez une ou plusieurs espèces qui allaient devenir humaines.

*3.2 Comment ?*

Supposons l’existence d’une langue humaine composée uniquement de phrases comme « je vais à la boulangerie » ou « viens, on va pêcher », non décomposables en mots. Elles ne seraient pas réutilisables dans d’autres situations que celles où on va à la boulangerie ou bien où on va pêcher, et elles ne pourraient donc que référer *hic et nunc*. En revanche, si elles sont segmentables en éléments distincts comme *je, tu, nous, aller, pêcher, boulangerie* et s’il est admis que ces éléments peuvent jouir d’une existence séparée, alors l’usage isolé de ces mots exprime d’abord un manque, celui d’une prédication. « Pêcher » pourrait certes continuer de prendre sens en présence d’une rivière, qui jouerait alors le rôle du prédicat (la rivière que l’on voit est liée de manière évidente à ce dont on parle, c’est-à-dire « pêcher »). En revanche, l’usage du mot en l’*absence* de contextes référentiels susciterait une interrogation : pourquoi le locuteur parle-t-il de « pêcher » ? Le manque d’un prédicat finirait sans doute par pousser un des membres du groupe à poser une question comme « quoi, pêcher ? », ou bien « où pêcher ? ». Les réponses seraient alors des prédications comme « pêcher rivière », où le mot qui accompagne *pêcher*, c’est-à-dire « rivière », jouirait *ipso facto* d’une existence séparée réutilisable. Ce serait le début de la compositionnalité des messages. Ces prédications pourraient à leur tour suggérer des demandes complémentaires, « qui ? », « avec qui ? », « quand ? », etc., c’est-à-dire le début d’une conversation. On le voit, l’hypothèse d’une référence *in absentia* suffit à expliquer la prédication, laquelle produit à son tour tout à fait naturellement la compositionnalité du message et la conversation.

Il faut noter que le temps et le lieu deviennent d’emblée parties prenantes des échanges. En effet, un message à référence *in absentia* va nécessairement évoquer un lieu qui n’est pas celui où l’on est en ce moment et/ou un temps qui n’est pas le temps présent. Le futur pourra aussi générer l’hypothétique. La différence avec les langages animaux, c’est que le temps et l’espace peuvent alors être maîtrisés mentalement et communiqués. Une grammaire de plus en plus complexe pourra alors se construire et se transmettre de génération en génération.

*3.3 Quand ?*

Les linguistes sont tous d’accord pour attribuer la capacité de langage à *Homo sapiens*. Comme ils ne sont pas souvent très versés en paléontologie humaine, ils évoquent volontiers des dates quelque peu arbitraires entre -100 000 et -50 000 ans pour les débuts du langage, c’est-à-dire vers la fin du paléolithique moyen (le Moustérien africain) et au début du paléolithique supérieur (le pré-Aurignacien). La plupart dénient toute capacité linguistique aux espèces précédentes, c’est-à-dire à *Homo erectus* et à ses descendants (de 1,8 millions d’années à -35 000 ans), notamment à *Homo neandertalensis* (-200 000 à -35 000 ans), et encore plus nettement à ses prédécesseurs *Homo habilis* (de 2,3 à 1,5 millions d’années). Certains auteurs, comme Bickerton, font l’hypothèse d’une première mutation génétique linguistique chez *Homo erectus*, qui aurait permis l’apparition de protolangages assez frustes, suivie d’une seconde chez *Homo sapiens*, qui aurait produit des langues à grammaires complexes apparentées à nos langues actuelles.

Les paléoanthropologues identifient les fossiles des primates humains par la coprésence d’outils fabriqués. Or *Homo erectus* est l’inventeur du biface, un outil polyvalent très complexe à produire et qui nécessite une transmission des connaissances de génération en génération difficile à concevoir sans langage.

Quant à *Homo habilis*, il vivait essentiellement de charognages. Pour découper les carcasses, il se servait d’outils tranchants très efficaces appelés « choppers » (des galets aménagés), obtenus en frappant un galet percuteur contre un autre. La technique, très simple, pouvait sans doute être apprise par l’observation, sans nécessité de langage. En revanche, comme les lieux, où ils allaient trouver des carcasses, n’étaient pas prévisibles, il fallait fabriquer les outils à l’avance dans des lieux où se trouvaient les pierres adéquates, puis les stocker dans leurs abris, et enfin les emmener avec eux pour découper la viande. Tout cela nécessitait une bonne gestion collective du passé, du présent et du futur, ce qui suggère, peut-être, la présence d’un langage.

*Conclusion*

En conclusion, le langage humain s’est détaché des langages des autres primates à partir du moment où, grâce sans doute à une ou plusieurs mutations génétiques, les holophrases ont pu être segmentées en mots à référence unique *in absentia*, ce qui aurait ensuite tout à fait naturellement produit la prédication et la compositionnalité, et enfin la conversation, qui aurait inclus d’emblée le passé, le présent et le futur.

Tout cela est bien sûr fort hypothétique, mais bien plus plausible que les thèses de Bickerton et de Jackendoff, que je n’ai pas la place de détailler ici. Sur le plan théorique, la différence essentielle, c’est que l’accent est mis ici sur la référence *in abstentia*, c’est-à-dire sur l’action collective dans un milieu naturel plus que sur la cognition, comme le font souvent les auteurs américains. La cognition est la *conséquence* de l’action commune en société[[21]](#footnote-21) ; la poser comme *cause*, c’est une explication bien trop puissante. C’est en outre accorder une valeur ontologique à l’individu et la dénier à la société, qui ne serait alors qu’une construction. On reprend ainsi sans s’en apercevoir des conceptions métaphysiques très profondément ancrées dans la pensée collective depuis la nuit des temps

* Georges CHAPOUTHIER, Neurobiologiste et philosophe, CNRS, Sorbonne université

*4 Les cultures animales*

Une culture est un ensemble de traits de comportement qui peuvent se transmettre entre des individus, par imitation ou enseignement, sans passer par les bases génétiques. De nombreux travaux d’éthologie montrent l’existence de tels traits chez les animaux, sous l’influence de deux facteurs : la puissance du cerveau et la socialisation. Des comportements culturels complexes supposent des bases cérébrales complexes comme celles des vertébrés, des mollusques céphalopodes, comme la pieuvre, ou des insectes sociaux, comme les fourmis. D’autre part, le fait de vivre en groupe, -- colonie, société ou famille, -- suppose l’existence de règles qui permettent d’harmoniser cette vie sociale. Parmi les traits culturels, on peut mentionner l’utilisation d’outils, des communications et des langages, des règles morales qui structurent le groupe et des préférences esthétiques[[22]](#footnote-22).

*4.1 Outils*

C’est surtout chez les vertébrés à sang chaud, oiseaux et mammifères, qu’ont été décrits des maniements d’outils. Outre la construction fréquente de nids, pour dormir ou élever les petits, donnons-en quelques exemples. Des pinsons des iles Galapagos, au bec court, arrachent des piquants de cactus qu’ils utilisent, à plusieurs reprises, pour aller collecter des insectes dans les anfractuosités des cactus. Des dauphins utilisent des éponges qu’ils tiennent dans la bouche pour racler le sol des océans et en faire surgir des poissons qui se cachaient dans la vase. On peut aussi de donner de nombreux exemples chez les primates. Le premier exemple de transmission culturelle entre des générations fut observé chez des macaques qui vivaient en liberté dans l'île de Koshima, au Japon. Pour les observer, les chercheurs leur distribuaient, sur la plage, des patates douces, qui se couvraient de sable humide. En 1953, une jeune femelle découvrit qu’elle pouvait laver les patates douces dans une rivière proche pour les débarasser de leur sable. Ce comportement, -- l’utilisation de l’eau comme un outil de lavage, -- fut ensuite copié par les congénères, puis transmis à la descendance. Bien sûr, les chimpanzés utilisent de nombreux outils. Pour attraper des termites dans le sol, ils introduisent une brindille dans la termitière afin que le termite s’y accroche et que le chimpanzé puisse le déguster. Les chimpanzés savent aussi casser des noix sur des enclumes de pierre, avec des techniques de casse qui se transmettent de parents à enfants. Ils sont même capables d’utiliser ce qu’on appelle des « méta-outils », c’est-à-dire des outils qui servent à fabriquer d’autres outils. Lorsque la pierre-enclume, destinée- à casser des noix, n’est pas stable, ils vont chercher une autre pierre, une cale, pour la stabiliser.

D’autres animaux, hors des vertébrés à sang chaud, utilisent des outils. Les alligators de Louisiane placent dans leur gueule des petites branches d’arbres pour attirer les oiseaux. Les fourmis d’Amérique du genre *Atta,* appelées « fourmis champignonnistes », découpent des feuilles de plantes pour fabriquer une sorte de terreau, permettant la culture de champignons qu’elles consomment. Les fourmis tisserandes construisent des habitations en cousant les feuilles des certains arbres avec des fils produits par leurs propres larves. Des pieuvres d’Indonésie protégent leur corps mou en le couvrant de fragments de coques de noix de coco jetées à la mer par les êtres humains.

*4.2 Communications et langages*

Une communication est une interaction entre deux individus où un message, produit par un individu émetteur, prend un sens particulier (induit un effet comportemental particulier) chez un individu receveur. Il existe, chez les animaux, notamment les animaux sociaux, de nombreux systèmes de communication. Quant à l’espèce humaine, elle a toujours cherché à se définir par ses aptitudes langagières. Peut-on dire que les communications animales sont aussi des langages ?

Il n’existe pas, à l’heure actuelle, un accord entre les différents utilisateurs des termes. Pour les linguistes des sciences de l’homme, le langage est un ensemble signifiant complexe, doté d’une double articulation phonétique et sémantique, une définition qui ne convient guère qu’aux langues humaines. Si on veut parler de langages animaux, la définition doit être beaucoup plus large. La conception traditionnelle de l’éthologie fait du langage une communication *renvoyant à un passé*. Selon l’éthologie, dans la communication animale ordinaire, non langagière, les informations sont au présent. Elles peuvent se traduire, en langage humain, par des formules comme: « J’ai faim », « Je veux me reproduire », « Ceci est mon territoire », « Attention, danger », etc. Pour qu’il y ait langage au sens de l’éthologie, il faut que la communication fasse référence à des éléments qui sont absents de l’environnement quand le locuteur émet son message. Grâce aux apports de la zoosémiotique, cette définition éthologique du langage est sans doute appelée à évoluer. La « zoosémiotique »[[23]](#footnote-23), qui vise analyser ce qui « fait sens » pour le comportement d’un animal, fait remarquer, à juste titre, qu’il est arbitraire de vouloir séparer la communication d’un présent de celle d’un passé et que la notion de langage devrait aussi inclure les communications du présent, parfois très complexes. Il serait alors légitime de parler de « langages animaux » pour l’ensemble des systèmes de communication.

De fait, des communications animales du ressort du présent sont très complexes, comme certains chants d’oiseaux, qui se transmettent de parents à enfants. On peut aussi montrer, dans les communications, des éléments sémantiques. Ainsi les singes vervets émettent plusieurs cris différents, compris par leurs congénères, pour signaler un prédateur particulier, aigle, serpent ou léopard. Selon le sens donné au langage par l’éthologie (référence à un passé), il n’y a que très peu d’exemples de langages. L’un des plus célèbres est le langage des abeilles. Une abeille qui a trouvé une source de nourriture revient à la ruche et y effectue une danse en forme de huit, dont la signification est comprise par les autres abeilles. Cette danse donne aux abeilles observatrices la distance de la source de nourriture, sa direction par rapport à la position du soleil et peut-être la quantité de nourriture. Deux ou trois « mots », aucune règle de grammaire : il s’agit là d’un « langage » dans sa plus simple expression.

Plus complexes sont les langages que l’humain a pu enseigner à des anthropoïdes, gorilles ou chimpanzés. Comme ceux-ci ne disposent pas des structures vocales humaines, les langages enseignés étaient, soit des langages par gestes (langages des sourds-muets), soit des langages symboliques arbitraires affichés sur un écran d’ordinateur : un carré noir pour « pomme », un rond rouge pour « banane », etc. Les anthropoïdes peuvent apprendre plusieurs centaines de « mots » et quelques règles de grammaire : « si…alors » ». Ainsi une femelle chimpanzé, qui avait appris séparément les mots « entendre (écouter) », « voiture » et « lait », exprima par geste, quand arriva la voiture du laitier : « (J’) entendre (la) voiture (du) lait ». On pourrait multiplier les exemples. Certes les chimpanzés n’utilisent pas spontanément ces langages dans la nature. C’est l’être humain qui les leur enseigne, mais on peut remarquer que les enfants humains aussi, s’ils ne sont pas soumis, en bas âge, à l’enseignement du langage par des adultes, n’apprennent pas non plus à parler ; la différence n’est donc pas aussi marquée qu’il le semble. D’autant que, dans un cas, une mère chimpanzé, qui avait appris ces rudiments de langage, les a transmis à son petit.

Quelques mots sur le langage et les chiens. Les chiens ne parlent pas, mais peuvent comprendre des éléments du langage humain : sens des mots, différence entre le nom d’un objet et un mot qui incite à une action (un verbe), différence entre le sens d’un mot et le ton sur lequel il était prononcé, son intonation. Chez l’être humain, en général l’hémisphère gauche traite la signification des mots et l’hémisphère droit l’intonation[[24]](#footnote-24). La situation est la même chez les chiens.

*4.3 Morale*

Les règles morales sont essentielles pour la vie en société. Les individus qui vivent en groupe doivent le faire de manière harmonieuse, sans se porter préjudice. Certaines règles morales sont très répandues, comme la protection privilégiée des jeunes dans tous les groupes qui élèvent leurs petits (espèce humaine comprise). Beaucoup reste encore à connaître sur les règles morales de nombreuses espèces animales. Les travaux de Frans De Waal et de ses collaborateurs sur des chimpanzés en semi-liberté ont permis de montrer l’existence, chez nos proches cousins, de nombreux comportements que l’on peut qualifier de « moraux » : sympathie, attachement, intérêt pour les jeunes, aide aux handicapés, punitions, négociations, coopérations, réconciliations….

*4.4 Choix esthétiques*

Les choix esthétiques auraient d’abord une origine sexuelle (l’animal préférerait les couleurs et les formes de son/sa parternaire) pour devenir ensuite plus abstraits (l’animal préférerait des couleurs ou des formes de son environnement, proches de celles de son/sa partenaire). L’origine sexuelle des choix esthétiques vaut aussi pour l’espèce humaine où l’on trouve, dans les tableaux ou les sculptures, un nombre considérable de femme nues. Les animaux préfèrent en général les couleurs brillantes ou primaires, les formes courbes, les symétries, les rythmes dans les motifs musicaux… Lorsqu’ils chantent, les oiseaux ou les cétacés choisissent des motifs musicaux qui leur plaisent et évitent les rythmes systématiques ou aléatoires.

*4.5 Culture et conscience*

Tous ces traits culturels conduisent à la question de la conscience chez les animaux. L’utilisation d’outils, par exemple, n’a pas le même sens si cette utilisation est conciente et raisonnée, comme on peut le supposer chez un chimpanzé qui casse des noix, ou si elle est inconsciente et automatique, comme on peut le supposer chez une fourmi qui cultive des champignons. Pour Descartes et ses successeurs, tous les animaux, dépourvus d’âme, étaient aussi dépourvus de conscience. Aucun penseur sérieux ne défend plus une telle thèse aujourd’hui. Au contraire, en 2012, six biologistes éminents ont formulé la « Déclaration de Cambridge sur la conscience », qui insiste sur la grande parenté entre pensée animale et pensée humaine, notamment pour la conscience. On pense aujourd’hui qu’elle existe chez tous les animaux vertébrés (qui tous possèdent un cortex cérébral) et probablement aussi chez les pieuvres (qui possèdent des structures cérébrales comparables). La question reste encore en discussion pour d’autres invertébrés.

*Conclusion partielle*

Les progrès de l’éthologie mettent en évidence de nombreux traits culturels chez les animaux. Chez certains groupes, comme les vertébrés et les mollusques céphalopodes, ces traits sont liés à une activité consciente. Tous ces résultats rapprochent considérablement les traits culturels animaux des traits culturels humains. La question reste alors de savoir où se situent, dans cet ensemble que les connaissances scientifiques accroissent encore chaque année, les spécificités éventuelles de l’espèce humaine. Une attention particulière devra être portée aux communications et aux langages, dans la mesure où c’est dans ces domaines que l’espèce humaine revendique une large part de sa spécificité.

* Laurent NAGLE **-** Éthologue, Université Paris Nanterre

*5 "Qu'est-ce qu'il dit ?". Des animaux sauvages non captifs s'intéressent parfois à nous*

La très grande majorité des animaux, qu’ils soient humains ou non, communiquent. Cette communication, lorsqu’elle est présente, est souvent indispensable pour permettre aux êtres vivants de s’adapter à leur environnement physique et social. Elle intervient dans de très nombreux domaines (accès et partage de nourriture, défense de territoire, protection contre les prédateurs, reproduction…) et elle permet des échanges entre individus appartenant à la même espèce. Cependant, une communication interspécifique existe également. Lors d’interactions agonistiques entre deux espèces différentes par exemple, les signaux d’attaque de l’une peuvent être immédiatement saisis par l’autre. En tant qu’humains, nous comprenons très facilement que le son émis par un serpent à sonnette n’est pas un message amical.

La communication interspécifique a été très étudiée entre les humains et les animaux domestiques (chiens, chats…). Elle reste néanmoins relativement peu documentée concernant les échanges existant entre humains et animaux sauvages non captifs. Lorsque des animaux interagissent avec nous ou que nous voulons interagir avec eux, qu’ils s’agissent d’animaux domestiques ou non, de nombreux problèmes apparaissent. Comment se faire comprendre de l’autre ? Comment comprendre l’autre ?

*5.1 L’Umwelt : à chacun son propre monde*

Chaque espèce a son ‘propre monde’ défini comme étant son *Umwelt*. Cette notion correspond à la perception du monde qu’a chaque animal humain ou non humain. Elle est le fruit d’une construction réalisée à travers les sens de l’individu, de son analyse de l’environnement effectuée à travers les différents apprentissages et expériences qu’il a connus et dépend aussi de ses capacités cognitives.

Jakob von Uekull (1864-1944) a été l’un des premiers à conceptualiser cette notion d’Umwelt’[[25]](#footnote-25). Il est possible de concevoir que l’univers d’un chien où l’odorat est considérablement plus développé que le nôtre, a une perception différente du monde, un monde fait d’odeurs imperceptibles pour nous. Notre animal de compagnie partage notre environnement physique mais il ne le vit pas de la même manière. Pour illustrer ce concept d’*Umwelt*, Jakob von Ueküll a pris l’exemple de la tique. Que ce soit par ses sens, par son mode de vie ou par son anatomie, cet animal est très éloigné de nous. Comment imaginer la perception du monde d’une tique ? Cet animal perçoit le monde essentiellement à travers la chaleur et les odeurs, en particulier celles de la transpiration. Au niveau de ses activités comportementales, la tique peut passer de longs moments en léthargie dans l’attente du passage d’un animal sur lequel elle pourra se jeter, s’agripper et puiser le sang dont elle va se nourrir. L’exemple de la tique est un cas extrême et par ce choix, Jakob von Ueküll illustre la diversité des mondes des animaux qui nous entourent.

Pour les humains, la compréhension de ces univers animaux peut être extrêmement compliquée et le recours à l’imagination, pour percevoir ces mondes, ne donnera qu’une image très partielle, plus ou moins déformée, voire totalement erronée de leurs réalités. Certains écrivains ont essayé d’imaginer le monde des animaux. Dans son livre *Croc-blanc* (1906), Jack London (1876-1916), avant les théories défendues et présentées par von Uekull, décrit déjà le monde vu à travers les yeux et les émotions d’un animal, celui d’un chien-loup. Cette approche est d’une grande modernité et elle ne se compare pas avec les Fables de La Fontaine ou celles d’Esope qui prêtaient aux animaux des comportements et des réflexions humaines…

*5.2 L’humain : un animal envahissant*

Pour les animaux, s’intéresser aux humains peut être primordial. L’humain est certainement l’une des espèces les plus envahissantes sur notre planète et il ne laisse que peu d’espace aux autres animaux. Il est présent dans tous les types de milieux (des zones les plus froides aux plus chaudes). La propension de l’homme à coloniser tous les espaces et à être en contact avec des espèces sauvages, dans des endroits de plus en plus inaccessibles, représente un véritable défi pour nous (contacts avec de nouveaux agents pathogènes, déséquilibres des écosystèmes par destruction d’espèces sauvages ou de biotopes…) mais aussi pour les animaux sauvages. Ainsi, les animaux, soumis à notre domination et aux contraintes que nous produisons, doivent apprendre à nous craindre ou à s’intéresser à nous pour nous éviter ou, au contraire, à coopérer avec nous (voir à nous utiliser !). Les animaux domestiques ont réussi cette adaptation interspécifique. L’humain a été en grande partie à l’origine de cette ‘réussite’ par la sélection qu’il a opérée et qui lui a permis d’obtenir des animaux conformes à ses attentes (morphologie, anatomie, physiologie, comportements…). Mais, qu’en est-il des animaux sauvages non captifs pour qui la tâche est beaucoup plus difficile ?

*5.3 Reconnaître l’autre pour s’en protéger ou pour s’en méfier*

Un élément important pour permettre une communication humains / animaux non humains est qu’ils doivent être capables de nous reconnaître. En effet, lorsque nous voulons communiquer avec un individu en particulier, nous devons pouvoir l’identifier. Différentes recherches ont été effectuées pour déterminer si les animaux sauvages non captifs peuvent nous reconnaître individuellement.

Une étude[[26]](#footnote-26), réalisée sur un campus américain, a démontré qu’une espèce d’oiseaux, le moqueur polyglotte *Mimus polyglottos*, est capable de faire cette reconnaissance. Au cours d’une expérience, les chercheurs ont demandé, pendant quatre jours de suite, à une même personne (individu A) de s’approcher du nid d’un couple de moqueur polyglotte pendant 15 secondes, de le toucher (sans l’endommager) pendant 15 secondes puis de s’en éloigner. Le cinquième jour, le protocole était légèrement différent, car les chercheurs demandaient à un nouvel intrus (individu B) de remplacer l’individu A et d’adopter les mêmes comportements. Au fur et à mesure des jours (du premier au quatrième jour), les oiseaux attaquaient de plus en plus tôt l’individu A, à des distances de plus en plus éloignées du nid. En revanche, le 5ème jour, le nouvel intrus (individu B) n’a été attaqué qu’à une distance proche du nid (équivalente à la distance d’attaque du premier jour pour l’individu A). Par cette expérience, les chercheurs ont démontré la capacité de cette espèce à reconnaître les personnes individuellement.

Au sein du Laboratoire Éthologie Cognition Développement de l’université Paris Nanterre, une expérience similaire a été réalisée avec des pigeons biset *Columbia livia* [[27]](#footnote-27). Les chercheurs ont testé les capacités de ces oiseaux à discriminer entre des fournisseurs de nourriture, hostiles ou neutres. Par des mouvements brusques et agressifs, une personne donnait à manger aux pigeons, sans les toucher. Une autre, à l’inverse, restait neutre pendant la distribution. Rapidement, en moins de 6 jours, les pigeons ont appris à différencier les nourrisseurs et ils ont privilégié les nourrisseurs neutres. Après cette première période, les deux catégories de nourrisseurs sont devenues neutres de manière identique. Le changement d’attitude des nourrisseurs hostiles en neutres n’a pas modifié la préférence des pigeons. Ces derniers ont continué à se diriger vers les nourrisseurs neutres de la première période. Par différentes manipulations, les chercheurs ont démontré que les pigeons étaient capables de reconnaître la physionomie des nourrisseurs et qu’ils ne se basaient pas sur leur tenue vestimentaire. A travers ces deux exemples, les chercheurs américains et français ont pu observer que certaines espèces d’oiseaux discriminent, par leur apparence, les humains hostiles des autres.

*5.4 L’humain peut être reconnu selon son âge, son sexe et la langue qu’il utilise*

Des études réalisées sur les éléphants d’Afrique *Loxodonta africana* ont réussi à démontrer que ces animaux ont des capacités de discrimination des voix humaines très surprenantes. Ces recherches[[28]](#footnote-28) ont été menées en Afrique de l’Est où deux peuplades humaines, les Massaïs et les Kambas, ont des comportements très différents vis-à-vis des éléphants. Contrairement aux Kambas, les Massaïs peuvent tuer des pachydermes. Cette différence a conduit les chercheurs à diffuser des enregistrements acoustiques de voix parlées en Massaï et en Kamba à 47 groupes familiaux d’éléphants sauvages. A l’écoute des enregistrements en Massaï, les éléphants ont pris des attitudes défensives. A l’opposé, la langue Kamba ne provoquait aucune réaction. Les éléphants sont capables de faire des différences entre les langues humaines.

Un autre élément intéressant est que les éléphants ne réagissent pas de la même manière si la langue Massaï est parlée par un homme adulte, par une femme adulte ou par un enfant. Les réactions de défense n’apparaissent que s’il s’agit d’une voix d’homme adulte. Les voix féminines ou d’enfants ne provoquent pas de réaction de défense. Les éléphants sont non seulement sensibles à l’origine de la langue mais également à qui la parle. Ces différentes études, qu’elles soient réalisées sur certaines espèces d’oiseaux ou de mammifères, démontrent que les animaux (selon les espèces) peuvent être capables de nous reconnaitre en fonction de notre physionomie, de la langue que nous parlons, de notre âge et de notre sexe.

*5.5 Coopérer avec l’humain*

Les animaux sauvages n’ont pas toujours des réactions de crainte à notre égard. Parfois, ils souhaitent coopérer avec nous pour obtenir ce qu’ils veulent. En Afrique de l’Est, une relation de coopération s’est établie entre des humains et un oiseau dénommé Grand Indicateur *Indicator indicator*. Les deux espèces en question ont un objectif commun, les ruches des abeilles sauvages. Le grand indicateur se nourrit de la cire des abeilles (et des larves d’abeilles) mais a des difficultés à l’obtenir seul (les abeilles défendent vigoureusement leur ruche). De leur côté, les humains apprécient le miel des abeilles sauvages mais rencontrent des difficultés à découvrir l’emplacement des ruches. Il a été observé [[29]](#footnote-29) que lorsqu’un grand indicateur découvre une ruche, il vole vers un village et commence à pousser des cris caractéristiques. En réponse, les humains vont produire des sons très particuliers qui augmentent les chances de succès de l’établissement de la collaboration entre les deux espèces. Une fois le lien établi, l’oiseau va faire des allers-retours incessants entre les humains et la direction à prendre pour se diriger vers la ruche. Une fois arrivé à destination, l’oiseau fait des vols autour de la ruche pour indiquer son emplacement exact. Les hommes allument alors un feu, enfument la ruche, récupèrent le miel et donnent en récompense à l’oiseau quelques morceaux de cire (ou larves d’abeilles).

La littérature scientifique offre également des exemples de l’existence de coopérations homme / animaux non humains chez les mammifères (comme la coopération existant avec les dauphins pour la pêche). Il est possible de citer [[30]](#footnote-30) un autre exemple avec le cas d’une relation qui s’était établie entre des hommes, chasseurs de baleine, et des orques épaulards *Orcinus orca*. Les orques sont des carnivores qui chassent une multitude d’animaux (poissons, oiseaux, phoques ou otaries). Ils s’attaquent aussi à d’autres espèces de cétacés, comme les baleines à bosse *Megaptera novaeangliae*.

Au début du XXème siècle, des chasseurs de baleines étaient installés dans la baie de Twofold (Australie) et ils avaient noué une relation particulière avec les orques. Dans cette baie, les orques avaient adopté un comportement surprenant qui consistait à rabattre les baleines à bosse près de la côte et à bondir hors de l’eau pour attirer l’attention des humains. A ce signal, les chasseurs mettaient leurs embarcations à l’eau et partaient à la chasse aux baleines à bosse. Une fois les baleines tuées, les hommes laissaient les orques consommer une partie des animaux harponnés puis récupéraient le cadavre du cétacé. Par cette coopération, les hommes augmentaient leur chance de repérer des baleines et de leur côté, les orques récupéraient de la nourriture.

*Conclusions partielles*

En dehors des contacts contraints imposés dans les zoos, des relations peuvent s’établir, en toute liberté, entre notre espèce et des animaux sauvages non captifs. Ces relations peuvent se construire car certaines espèces animales s’intéressent à nous. Elles peuvent avoir des capacités à nous reconnaître en tant qu’humain, mais parfois aussi en tant qu’individu, avec nos particularités et nos attitudes. Cette reconnaissance précise est, dans certains cas, indispensable aux animaux. En effet, les humains présentent une grande diversité comportementale. Entre ceux qui chassent et les amoureux de la nature anti-chasseurs par exemple, les animaux doivent être capables de faire des discriminations. L’envahissement de l’ensemble des écosystèmes de notre planète par notre espèce obligera de plus en plus les espèces sauvages à s’intéresser à nous, à nos mœurs et à nos bizarreries comportementales.

* *Conclusion générale* (Astrid Guillaume)

Ces cinq approches complémentaires et transdisciplinaires montrent que traduire les comportements et émissions sonores des animaux, c’est d’abord essayer de les comprendre dans leur grande diversité. Cela représente un défi pluridisciplinaire et conceptuel, voire philosophique. La traductologie qui s’applique aux humains présente cette élasticité qui peut s’étendre aux sphères animalières au moins sur le plan de l’analyse sémantique et sémiotique (Astrid Guillaume). On s’aperçoit ainsi que le plurilinguisme souvent considéré comme exclusivement le propre de l’humain peut finalement s’appliquer également aux animaux, tout n’étant qu’une question de définition et d’universalité (Christian Tremblay). Bien des champs académiques des savoirs universitaires en sciences humaines et sociales peuvent donc trouver une place dans les champs des sciences du vivant.

Notre approche encore innovante à cette heure, qui vise à réunir sciences du langage et sciences du vivant derrière l’axe interdisciplinaire et transdisciplinaire que sont la traduction et les transferts du sens entre deux univers différents par nature et par forme, n’en est encore qu’à ses débuts. Certains linguistes à cette heure refusent toujours l’utilisation de langages, langues, dialectes pour les animaux, d’autres s’intéressent plus à l’étude des primates pour mieux comprendre l’émergence du langage chez les premiers humains (Pierre Frath), quand bien des éthologues ont déjà définitivement adoptés ces termes pour qualifier les émissions sonores de certaines espèces comme les oiseaux, les cétacés ou les primates (Laurent Nagle, Olivier Adam, Alban Lemasson, Nicolas Mathevon). Nous découvrons que la culture n’est plus non plus le propre de l’humain : les pratiques se transfèrent d’une génération à l’autre, d’un individu à l’autre à travers le monde ou localement, tout comme pour les cultures humaines. (Georges Chapouthier).

A la lecture de cet article, on se rend compte combien les représentants des sciences du vivant ont fait avancer les connaissances permettant d’ouvrir aux animaux certains termes de la linguistique humaine vers les animaux, quand les représentants des humanités et des sciences du langage restent parfois encore bloqués derrière des schémas de pensée, des définitions et champs académiques spécistes[[31]](#footnote-31) ou en inadéquation avec les progrès scientifiques des dernières années. Des dictionnaires animaliers existent déjà qui permettent de traduire des comportements associés à des émissions sonores. Le siècle actuel déjà bien engagé verra à n’en point douter la naissance de traducteurs automatiques entre humains et animaux (Astrid Guillaume).

La zoophonologie et la zoophonétique en sciences du langage, également appelées bioacoustique en sciences du vivant, ont permis de déceler des accents dialectaux chez certains animaux comme les oiseaux (Michel Kreutzer, Laurent Nagle, Sébastien Deregnaucourt, Dalila Bové). L’intelligence artificielle, l’informatique et la robotique, avec en parallèle le développement de microphones subaquatiques qui décodent déjà les zoolangages et les sentiences des poissons, ou bien les appareils photos et leurs objectifs macro de plus en plus précis qui captent les détails et les secrets les mieux gardés des animaux qui nous entourent, nous réservent encore bien des surprises sur les outils d’expression et cultures animalières, les capacités sentientes et sensibles : les connaissances à découvrir et à développer sur les zoolangages, les zoolangues, les zoodialectes et comment nous pourrons les traduire pour interagir avec respect avec le vivant qui nous entoure n’en sont qu’à leur début. Ces nouveaux champs d’étude que sont la zoosémiotraductologie en zoosémiotique interspécifique, intraspécifique interculturelle ouvre une multitude de champs de recherche pluridisciplinaires, interdisciplinaires et transdisciplinaires, tous plus innovants les uns que les autres. Les sciences du langage ont pris beaucoup de retard sur les questions animalières. Un champ du savoir qui n’évolue pas avec son temps et avec les progrès des autres champs scientifiques est amené à se ridiculiser sur le long terme ou à évoluer rapidement.

Les traducteurs et traductologues animaliers ont toute leur place dans ces nouveaux champs de la recherche.

**Bibliographie pour aller plus loin**

BICKERTON Derek, 1990, *Language and species*, Chicago, Chicago University Press

BOUQUET Simon et ENGLERRudolf, *Écrits de linguistique générale*, 2002, texte établi et édité par, nrf, Éditions Gallimard.

CHAPOUTHIER Georges, *Sauver l’homme par l’animal,* Paris, Odile Jacob, 2020

CHAPOUTHIER Georges, *Kant et le chimpanzé - Essai sur l'être humain, la morale et l'art,* Paris, Belin, 2009.

CHOMSKY, Noam, *Quelle sorte de créatures sommes-nous ?*, 2016, Lux.

CHOMSKY Noam, 1981, *Réflexions sur le langage*, Trad. par J. Milner, B. Vautherin et P. Fiala, Paris, Flammarion.

DELAHAYE Pauline, *Des signes pour le dire: Étude sémiotique des émotions complexes animales*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2019.

FRATH, P. et HERRERAS, J. C. (dir.), *Plurilinguisme et créativité scientifiqu*e, 2016, OEP, (collection Plurilinguisme).

FRATH Pierre, *Linguistique référentielle et anthropologique*, chez Éditions Sapientia Hominis, Reims 2020. (<http://www.sapientia-hominis.org>).

GUILLAUME Astrid et CHAPOUTHIER Georges (dir.), *Traduire les animaux*, L’Harmattan, sous presse (Collection Zoosémiotique).

GUILLAUME Astrid et KURTS-WÖSTE Lia (dir), *Faire sens, faire science*, ISTE Editions, Londres, 2020.

GUILLAUME Astrid, « Désanthropisation des intelligences et langages du vivant. Précisions terminologiques et (re)définitions », in Ecritures : comment écrire du côté ou/et du point de vue des animaux ?, sous la direction d’Eric Baratay, sous presse.

GUILLAUME Astrid, « La sémantique et la sémiotique au service du langage animal », in *Portrait : regards sur l’animal et son langage*, Presses Universitaires de Rennes, 2021.

GUILLAUME Astrid, « Les débats autour du spécisme », in *Le Cercle Psy*, hors-série n°7 nov-déc 2018, pp.110-113.

GUILLAUME Astrid (dir.), *Traduction et implicites idéologiques*, préface de Michaël OUSTINOFF, 1ère édition La Völva 2016, 2ème édition, Texto ! Textes et culture, 2017, p.7. Gratuit en ligne <http://www.revue-texto.net/docannexe/file/3909/traduction.pdf>

GUILLAUME, Astrid « L’interthéoricité : sémiotique de la transférogenèse. Plasticité, élasticité, hybridité des théories », Revue PLASTIR, Plasticités, Sciences et Arts, n°37, 12/2014. [En ligne, <http://plasticites-sciences-arts.org/PLASTIR/Guillaume%20P37.pdf>]

GUILLAUME Astrid, *Transférabilité du sens d’hier et d’aujourd’hui : des mots, des signes, des cultures,* écrit d’habilitation à diriger les recherches, 2013 [Identifiant pérenne de la notice pour prêt interbibliothèque: <https://www.sudoc.fr/182648737> ]

HODSON Hal, 2015, « Talking gibbonish: Deciphering the banter of the apes », *New Scientist* (7.1.2015) (https://www.newscientist.com/article/mg22530032-800-talking-gibbonish-deciphering-the-banter-of-the-apes/).

JACKENDOFF Ray, 1999, « Possible stages in the evolution of language capacity », in *Trends in Cognitive Sciences*, vol. 3, n°7, pp 272-279.

JESPERSEN Otto, 1922, *Language: Its Nature, Development, and Origin*, 1922, ISBN 0-04-400007-3.

MATHEVON Nicolas, *Les animaux parlent. Sachons les écouter*, Humensciences, 2021

RASTIER, François, *Saussure au futur, 2015,* Editions les Belles Lettres

SAUSSURE, Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, 1916, 1967, édition critique préparée par Tullio de Mauro, Payot, Paris

SAUSSURE, Ferdinand de, *Ecrits de linguistique générale*, 2002, texte établi et édité par Simon Bouquet et Rudolf Engler, nrf, Editions Gallimard, Paris

STEINER, Georges, *Après Babel*, 1975, 1998, Albin Michel

VERONIQUE Georges Daniel, 2007, « Des racines du langage : la linguistique naturaliste de Derek Bickerton », in *Histoire Épistémologie Langage*, tome 29, fascicule 2, 2007, (https://www.persee.fr/doc/hel\_0750-8069\_2007\_num\_29\_2\_3011).

VYGOTSKI, L., *Pensée & langage*, *pour la traduction,* La Dispute, 1934, 1997.

**Rédaction**

- Astrid GUILLAUME, Sémioticienne, Maîtresse de conférences HDR, Sorbonne Université, Unité de Recherche Sens, texte, informatique, Histoire, Présidente fondatrice de la Société française de Zoosémiotique, Vice-présidente d’honneur et co-fondatrice de l’Observatoire européen du plurilinguisme (OEP).

- Christian TREMBLAY, Dr en sciences du langage, Président fondateur de l’OEP.

- Pierre FRATH, Linguiste, Professeur émérite de l’Université de Reims Champagne-Ardenne, CELISO (Sorbonne Université), membre du conseil scientifique de l’OEP (Paris).

- Georges CHAPOUTHIER, Neurobiologiste et philosophe, Directeur de recherche émérite au CNRS Sorbonne Université, Vice-président de la Société française de Zoosémiotique.

- Laurent NAGLE, Professeur à l’Université Paris Nanterre, Laboratoire Éthologie Cognition Développement.

1. Cf. La création en 2018 de la Société française de Zoosémiotique, association organisée en société savante, qui s’est donnée comme projet scientifique de travailler avec une équipe pluridisciplinaire sur les zoolangages, les zoolangues, la zoolinguistique, les zoodialectes, les sentiences, cultures et intelligences animalières.

<http://societefrancaisedezoosemiotique.fr/> [↑](#footnote-ref-1)
2. Astrid GUILLAUME, *Transférabilité du sens d’hier et d’aujourd’hui : des mots, des signes, des cultures,* écrit d’habilitation à diriger les recherches, 2013 [Identifiant pérenne de la notice pour prêt interbibliothèque: <https://www.sudoc.fr/182648737> ]

Astrid GUILLAUME, « L’interthéoricité : sémiotique de la transférogenèse. Plasticité, élasticité, hybridité des théories », Revue PLASTIR, Plasticités, Sciences et Arts, n°37, 12/2014. [En ligne, <http://plasticites-sciences-arts.org/PLASTIR/Guillaume%20P37.pdf>] [↑](#footnote-ref-2)
3. Cf. Astrid GUILLAUME « Avant-propos », in *Traduction et implicites idéologiques*, Astrid GUILLAUME (dir.), préface de Michaël OUSTINOFF, 1ère édition La Völva 2016, 2ème édition, Texto ! Textes et culture, 2017, p.7. Gratuit en ligne <http://www.revue-texto.net/docannexe/file/3909/traduction.pdf> [↑](#footnote-ref-3)
4. Pour en savoir plus, lire le chapitre, version longue de cet article, dans *Traduire les animaux*, Astrid GUILLAUME et Georges CHAPOUTHIER (dir.) L’HARMATTAN, sous presse (Collection Zoosémiotique). [↑](#footnote-ref-4)
5. Nicolas MATHEVON, *Les animaux parlent. Sachons les écouter*, Humensciences, 2021. [↑](#footnote-ref-5)
6. Astrid GUILLAUME et Lia KURTS-WÖSTE (dir), *Faire sens, faire science*, ISTE Editions, Londres, 2020. [↑](#footnote-ref-6)
7. Astrid GUILLAUME, « Langages, langues, dialectes animaliers : les dictionnaires des animaux », Cité des sciences et de l’industrie, 8 février 2020, Paris. <https://www.youtube.com/watch?v=w4b9m0y9Fyc> [↑](#footnote-ref-7)
8. Astrid GUILLAUME, « Petit traité de Zoosémiotique », Sorbonne Université, 26 décembre 2019. <https://www.sorbonne-universite.fr/actualites/petit-traite-de-zoosemiotique>

Astrid GUILLAUME, « Peut-on parler de langage animal ? En route vers la Zoosémiotique», Chaîne YouTube de Sorbonne Université, 5 avril 2018, <https://www.youtube.com/watch?v=utCecOD1asI> [↑](#footnote-ref-8)
9. Astrid GUILLAUME, « Les animaux à demi-mots », Sorbonne Université, 26 décembre 2019. [A consulter en ligne : <https://www.sorbonne-universite.fr/actualites/les-animaux-demi-mot>] [↑](#footnote-ref-9)
10. Astrid GUILLAUME, « Sensibilité, conscience, sentience animalières : nuances sémantiques », Journée mondiale des intelligences animales 2021, Cité des sciences et de l’industrie, 23 février 2021, <https://www.youtube.com/watch?v=L5B0cyqIImc> [↑](#footnote-ref-10)
11. Astrid GUILLAUME, « **Les animaux à demi-mots** », Newsroom Recherche de Sorbonne Université, 26 décembre 2019, en ligne <https://www.sorbonne-universite.fr/actualites/les-animaux-demi-mot> et Astrid GUILLAUME, « **Petit Traité de zoosémiotique** », Newsroom Recherche de Sorbonne Université, 26 décembre 2019, en ligne <https://www.sorbonne-universite.fr/actualites/petit-traite-de-zoosemiotique> . [↑](#footnote-ref-11)
12. Aristote, *La poétique* (1456b), cité par J. Kristeva, ibid. p. 115 [↑](#footnote-ref-12)
13. *Écrits de linguistique générale*, 2002, texte établi et édité par Simon BOUQUET et Rudolf ENGLER, nrf, Éditions Gallimard. [↑](#footnote-ref-13)
14. Chomsky NOAM, 1981, *Réflexions sur le langage*, Trad. par J. Milner, B. Vautherin et P. Fiala, Paris, Flammarion, p.170. [↑](#footnote-ref-14)
15. Derek BICKERTON, 1990, *Language and species*, Chicago, Chicago University Press [↑](#footnote-ref-15)
16. Ray JACKENDOFF, 1999, « Possible stages in the evolution of language capacity », in *Trends in Cognitive Sciences*, vol. 3, n°7, pp 272-279 [↑](#footnote-ref-16)
17. Elles sont résumées dans *The Cambridge Encyclopedia of Language*, de David CRYSTAL, 1992, mais le texte d’origine de Jespersen n’est pas indiqué parmi les références. Il est probable qu’il s’agisse de Jespersen 1922. [↑](#footnote-ref-17)
18. Véronique Georges Daniel, 2007, « Des racines du langage : la linguistique naturaliste de Derek Bickerton », in *Histoire Épistémologie Langage*, tome 29, fascicule 2, 2007, (https://www.persee.fr/doc/hel\_0750-8069\_2007\_num\_29\_2\_3011) [↑](#footnote-ref-18)
19. Voir Hodson Hal, 2015, « Talking gibbonish: Deciphering the banter of the apes », *New Scientist* (7.1.2015) (<https://www.newscientist.com/article/mg22530032-800-talking-gibbonish-deciphering-the-banter-of-the-apes/>), cité par Astrid Guillaume dans sa conférence du 4.8.2020, « Traduire les humains, traduire les animaux ; défis interculturels, théoriques et terminologiques », au Colloque de Cerisy de 2020. [↑](#footnote-ref-19)
20. Il ne faut pas penser que les gibbons prononcent ces mots-là à la manière humaine, exactement comme ils ont été retranscrits par les éthologues ; il ne s’agit que d’approximations phonétiques de leurs cris. [↑](#footnote-ref-20)
21. Ce point de vue est développé dans Frath 2020. [↑](#footnote-ref-21)
22. Tous les exemples de cette partie sont tirés de Georges CHAPOUTHIER, *Kant et le chimpanzé - Essai sur l'être humain, la morale et l'art,* Paris, Belin, 2009, et de Georges CHAPOUTHIER, *Sauver l’homme par l’animal,* Paris, Odile Jacob, 2020. Voir aussi *Traduire les humains, traduire les animaux*, (sous la direction de Astrid GUILLAUME et Georges CHAPOUTHIER), Paris, L'Harmattan, (collection zoosémiotique), sous presse. [↑](#footnote-ref-22)
23. Pauline DELAHAYE *Des signes pour le dire: Étude sémiotique des émotions complexes animales*, Rennes, Presses universitaires de Rennes 2019 ; Astrid [GUILLAUME](https://www.amazon.fr/s/ref%3Ddp_byline_sr_book_1?ie=UTF8&field-author=Astrid+Guillaume&text=Astrid+Guillaume&sort=relevancerank&search-alias=books-fr) et Lia [KURTS-WÖSTE](https://www.amazon.fr/s/ref%3Ddp_byline_sr_book_2?ie=UTF8&field-author=Lia+Kurts-W%C3%B6ste&text=Lia+Kurts-W%C3%B6ste&sort=relevancerank&search-alias=books-fr) (dir.), *Faire sens, faire science*, Londres, ISTE Editions, 2020. [↑](#footnote-ref-23)
24. Nous ne discuterons pas du cas particulier des sujets humains gauchers. [↑](#footnote-ref-24)
25. Jakob von UEXKÜLL. 1934. *Mondes animaux et monde humain ; suivi de la théorie de la signification*. Trad. P. Muller, Ed. Denoël, Paris. [↑](#footnote-ref-25)
26. Douglas J. LEVEY, Gustavo A. LONDONO, Judit UNGVARI-MARTIN, Monique R. HIERSOUX, Jill E. JANKOWSKI, John R. POULSEN, Christine M. STRACEY et Scott, K. ROBINSON (2009). *« Urban mockingbirds quickly learn to identify individual humans »*, in *PNAS*, 106, n° 22, pp. 8959-8962. [↑](#footnote-ref-26)
27. Ahmed BELGUERMI, Dalila BOVET, Anouck PASCAL, Anne-Caroline PREVOT-JULLIARD, Michel SAINT JALME, Lauriane RAT-FISCHER et Gérard LEBOUCHER (2011). « Pigeons discriminate between human feeders »*, in Anim Cogn*., 14, n° 6, pp.909-914. [↑](#footnote-ref-27)
28. Karen MCCOMB, Graeme SHANNON, Katito N. SAVIALEL, et Cynthia MOSS (2014). *« Elephants can determine ethnicity, gender, and age from acoustic cues in human voices»*, in *PNAS*, 111, n°14, pp.5433-5438. [↑](#footnote-ref-28)
29. Claire N. SPOTTISWOODE, Keith S. BEGG et Colleen M. BEGG (2016). « Reciprocal signaling in honeyguide-human mutualism*»* in *Science,* 353, n°6297, pp.387-389. [↑](#footnote-ref-29)
30. Frans DE WAAL (2016). *Sommes-nous trop « bêtes » pour comprendre l’intelligence des animaux ?* Ed. Les liens qui libèrent, Paris. [↑](#footnote-ref-30)
31. Astrid GUILLAUME, « Les débats autour du spécisme », in *Le Cercle Psy*, hors-série n°7 nov-déc 2018, pp.110-113. [↑](#footnote-ref-31)